Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie

50 | 2015
Varia

Claude Lévi-Strauss, lecteur de Diderot

Alain Paschoud

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/rde/5298>

DOI : 10.4000/rde.5298

ISSN : 1955-2416

Éditeur

Société Diderot

Édition imprimée

Date de publication : 25 novembre 2015

Pagination : 183-195

ISBN : 978-2-9520898-8-3

ISSN : 0769-0886

Référence électronique

Alain Paschoud, « Claude Lévi-Strauss, lecteur de Diderot », *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie* [En ligne], 50 | 2015, mis en ligne le 25 novembre 2017, consulté le 30 juillet 2021. URL : <http://journals.openedition.org/rde/5298> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rde.5298>

Propriété intellectuelle

Adrien PASCHOUD

Claude Lévi-Strauss, lecteur de Diderot

Qui aborde la pensée de Lévi-Strauss ne manquera d'être surpris par la faible présence des écrits de Diderot, et ce alors même que l'ethnologue accorde une place prépondérante, sinon essentielle, aux Lumières françaises et européennes. Les références sont rares en effet. Renvoyant au récit fictionnel (*Supplément au Voyage de Bougainville*) et aux écrits esthétiques (*Lettres sur les sourds et muets*, article BEAU de l'*Encyclopédie*, *Salons*), elles se trouvent réparties avant tout dans *Tristes tropiques* (1955) et *Regarder écouter lire* (1993), les deux textes qui nous occuperont ici. Malgré leur écart chronologique et générique, ces ouvrages présentent à Diderot une objection commune : celle d'accorder au sujet le privilège exorbitant de gouverner graduellement un ordre du sens, favorisant ainsi des antinomies irréductibles. À l'idée que les phénomènes du monde seraient saisis de manière linéaire Lévi-Strauss en oppose une autre selon laquelle les formes sociales ou esthétiques, dans leur spécificité, dérivent d'une combinatoire pré-existante. La cécité de pensée que Lévi-Strauss prête à Diderot pourra surprendre ; elle n'en est pas moins significative d'une analyse anthropologique qui mobilise une vaste mémoire textuelle, en procédant par inclusion et exclusion, selon les visées argumentatives, parfois polémiques, qui s'y déploient. Lorsqu'elle est prise indépendamment de ses composantes topiques (comme l'instrumentalisation de l'altérité à des fins anti-colonialistes dans le *Supplément au Voyage de Bougainville*), la pensée de Diderot sert indiscutablement de repoussoir. Elle se trouve aimantée, en contrepoint, par l'apport des modèles rousseauiste et kantien qui, dans la démarche de l'ethnologue, en surdéterminent l'interprétation.

Tristes tropiques : entre lieux communs et pensée de l'origine du lien social

Loin de l'aridité théorique des *Structures élémentaires de la parenté* (1949), *Tristes tropiques* (1955) est un ouvrage hétérogène,

mêlant récit de voyage et « autobiographie intellectuelle »¹, réflexion sociologique et enquête ethnographique, considérations sur l'actualité et philosophie de l'histoire, pensée du relatif et de l'universel. Savamment ordonné dans son principe même de bigarrure, le livre repose sur la pratique du collage chère aux surréalistes. Il repose également sur une « logique du sensible » inscrite dans la filiation de l'écriture proustienne². Entrelaçant les temps et les lieux au gré de ces associations d'idées que suscite l'expérience de l'ailleurs, Lévi-Strauss multiplie les variations d'échelle et les digressions³. Dans ce jeu de miroirs, les références aux sources de la Renaissance et de l'âge classique sont substantielles, bien qu'inégalement hiérarchisées. Elles revêtent tout d'abord, et très concrètement, une fonction informative, destinée à pallier la relative pauvreté des études sur les ethnies du Brésil. À cet effet, Lévi-Strauss convoque indifféremment les écrits des missionnaires (l'apport de Jean de Léry est considérable à cet égard⁴), des chroniqueurs, explorateurs, savants, etc., qu'il met parfois en relation avec les données observées. Mais l'usage des sources est travaillé de manière plus profonde lorsqu'il s'agit d'asseoir une contiguïté entre choses vues et choses lues :

Par-dessus ces héros – navigateurs, explorateurs et conquérants du Nouveau Monde – qui (en attendant le voyage dans la lune) coururent la seule aventure totale proposée à l'humanité, ma pensée s'élève vers vous, survivants d'une arrière-garde qui a si cruellement payé l'honneur de tenir les portes ouvertes : Indiens, dont, à travers Montaigne, Rousseau, Voltaire, Diderot, l'exemple a enrichi la substance de quoi l'école m'a nourri, Hurons, Iroquois, Caraïbes, Tupi, me voici !⁵

L'ethnologue marche, pour ainsi dire, sur les traces textuelles de ceux qui l'ont précédé. Il construit, au sens rhétorique du terme, une présentification du monde sauvage, restituée stylistiquement par une adresse (« ma pensée s'élève vers vous »), un procédé parataxique et un déictique (« me voici ! »). L'emphase – teintée cependant d'une cer-

1. Pour reprendre les termes de la quatrième de couverture (Paris, Plon, 1955).

2. Nous devons beaucoup ici aux analyses de Vincent Debaene : voir la « Notice » de *Tristes tropiques* (Claude Lévi-Strauss, *Œuvres*, éd. Vincent Debaene, Frédéric Keck, Marie Mauzé et Martin Rueff, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2008, en particulier p. 1690-1691). Voir également, du même auteur, *L'Adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010, chapitre IX.

3. Celles-ci se voient amplifiées par le fait que l'ouvrage retrace trois voyages : le Brésil en 1935-1936 et 1938, l'Inde et le Pakistan en 1950.

4. Outre les travaux de Frank Lestringant, voir Gérard Cogez, *Les Écrivains voyageurs au XX^e siècle*, Paris, Seuil, 2004, p. 161-169.

5. Lévi-Strauss, *Tristes tropiques*, dans *Œuvres*, éd. cit., p. 63.

taine ironie⁶ – dramatise le geste ethnographique, préambule à une immersion à la fois intellectuelle et sensible dans le monde amérindien. Il y a dans ces quelques lignes une héroïsation, non de soi bien entendu, mais de la vocation d'ethnologue que vient accentuer la structure en chiasme de la dernière partie de la phrase. À cet élan quelque peu romanesque (l'ombre de Rastignac n'est pas loin), le récit apporte pourtant un démenti cinglant. Car, comme on le sait, *Tristes tropiques* est placé sous le sceau d'un désenchantement amer – qu'annonce son titre – et qui instaure, avant même la portée inaugurale de ces lignes⁷, une barrière infranchissable entre expérience du voyage et sources anciennes. Ce que les œuvres des XVI^e et XVIII^e siècles, en dépit de leur orientation idéologique parfois très marquée, laissaient encore à voir à leurs contemporains est désormais inaccessible à l'ethnologue. Ces lignes dessinent donc, en dépit des ambitions affichées, une impossibilité : les ethnies que Lévi-Strauss rencontre ont été profondément altérées au point d'être méconnaissables⁸. À l'instar de l'imaginaire funèbre des *Mémoires d'outre-tombe* de Chateaubriand (dont Lévi-Strauss est un lecteur passionné), *Tristes tropiques* s'attache aux seuls simulacres qu'offrent des ethnies quasiment exsangues⁹. Mais, ce faisant, l'ethnologue est conduit, quoiqu'il s'en dédise, à idéaliser le monde sauvage tel qu'il a été construit, parfois de toutes pièces, à la Renaissance et à l'âge classique : « Alors insidieusement, l'illusion commence à tisser ses pièges. Je voudrais avoir vécu au temps des vrais voyages, quand s'offrait dans toute sa splendeur un spectacle non encore gâché, contaminé et maudit »¹⁰. Le motif de la déploration invalide de fait toute distinction de nature entre les auteurs que Lévi-Strauss mobilise. Car l'orbe s'étendant de Montaigne à Rousseau, *via* Voltaire et Diderot, est tributaire d'une pensée du primitivisme qui a

6. L'apostrophe finale est peut-être une allusion à la formule attribuée au général Pershing, lors de son arrivée à Paris en 1917 : « Lafayette, nous voici ! » (Vincent Debaene, « Notice » de *Tristes tropiques*, dans *Œuvres*, éd. cit., p. 1743, n. 22).

7. Voir *Tristes tropiques*, éd. cit., p. 31-32.

8. En de rares occasions, cependant, Lévi-Strauss croit retrouver cette humanité exempte de tout contact avec l'Occident. Mais ici encore pointe le motif du deuil ethnographique : il s'agit de rassembler « les bribes d'une culture qui avait fasciné l'Europe et [...] allait peut-être disparaître » (*ibid.*, p. 377).

9. Il convient toutefois de nuancer le propos : Lévi-Strauss affirme qu'il est impossible de prétendre déduire un état antérieur de société sur la base de l'observation *in vivo*. Il développe cette idée notamment dans un article rédigé en 1952, « La notion d'archaïsme en ethnologie », repris dans *Anthropologie structurale I*, Paris, Plon, 1958 [1974], p. 119-139.

10. *Ibid.*, p. 31.

essaimé en histoire littéraire (Gilbert Chinard)¹¹, mais aussi dans le champ de l'anthropologie nord-américaine.

Il convient cependant de souligner que l'usage des sources anciennes ne se limite pas à alimenter le pessimisme de *Tristes tropiques* et à conforter le lieu commun selon lequel tout voyage à l'âge moderne n'est que désillusion, ennui, vacuité¹². En convoquant la culture livresque de l'âge renaissant et classique, Lévi-Strauss entend approfondir certaines intuitions dans le champ anthropologique. Il trouve dans les sources du XVIII^e siècle, en particulier, le moyen de mettre à l'épreuve du structuralisme l'analyse des données empiriques. Le savoir déductif qui s'est incarné, à des degrés divers, dans les constructions théoriques de l'âge classique, lorsque celui-ci se coupait de l'empirisme, comme chez Rousseau, permettent à l'ethnologue d'asseoir la primauté d'un modèle, en dehors de l'histoire et de la géographie. Le détour par ces textes permet alors d'approfondir des enjeux fondamentaux : le lien entre nature et culture, l'opposition entre synchronie et diachronie, la question de l'origine. Les références à Diderot dans le chapitre XXXVIII du livre IX de *Tristes tropiques* nourrissent indiscutablement ce faisceau de questionnements.

Pour en comprendre les enjeux, il faut rappeler qu'elles s'enracinent, en amont, dans une polémique acerbe entre Lévi-Strauss et Roger Caillois, dont il convient, avant de poursuivre, de rappeler brièvement la teneur. Dans un article paru en deux temps dans la *Nouvelle revue française* en décembre 1954 et en janvier 1955 portant sur *Race et histoire*, Caillois avait reproché à Lévi-Strauss de se livrer à une attaque en règle contre les fondements de la culture occidentale, en idéalisant à l'extrême les civilisations primitives (Caillois visait en réalité *via* Lévi-Strauss et, par amalgame, la critique de l'ethnocentrisme menée par les surréalistes¹³). Selon Caillois, il ne fallait en aucune façon renoncer à la supériorité de l'Occident¹⁴. On conçoit

11. Voir l'édition du *Supplément au Voyage de Bougainville* procurée par Gilbert Chinard (Genève, Droz, 1935) dans une collection intitulée « Contribution à l'histoire du primitivisme ». Chinard est l'auteur de *L'Amérique et le rêve exotique dans la littérature française au XVII^e et XVIII^e siècle* (Paris, Hachette, 1913), réédité en 1934 (Genève, Droz). Lévi-Strauss a lui-même puisé des informations dans *L'Exotisme américain dans la littérature française du XVI^e siècle* (Paris, Hachette, 1911) du même auteur.

12. Voir Vincent Debaene, « Portrait de l'ethnologue en Lazare », dans *Cahiers de l'Herne. Claude Lévi-Strauss*, dir. Michel Izard, Paris, Éditions de l'Herne, 2004, p. 99-107.

13. Ceux-ci avaient condamné l'impérialisme occidental, notamment à l'occasion de l'exposition coloniale de 1931.

14. « L'Occident n'a pas seulement unifié l'histoire et la planète [...]. Il a inventé l'archéologie, l'ethnographie et les musées : c'est une originalité que les visiteurs des

aisément à quel point la suffisance du propos pouvait heurter Lévi-Strauss pour qui l'invention des « sciences de l'homme » relevait non d'une quelconque supériorité, mais bien davantage d'un remords, préalable indispensable à l'expiation des violences (physiques, symboliques) de l'impérialisme européen. Seule une condamnation unilatérale de l'Occident pouvait conduire à une meilleure appréhension de l'altérité et justifier, en retour, le travail de l'ethnologue. C'est dans ce contexte que Lévi-Strauss convoque la littérature de la Renaissance et de l'âge classique :

Depuis Montaigne et Rabelais, en passant par Swift, Montesquieu, Rousseau, Voltaire et Diderot, c'est une tradition de la pensée occidentale que de mettre un exotisme réel ou imaginaire au service de la critique sociale. Quelques chefs-d'œuvre de notre philosophie politique et morale doivent beaucoup à ce procédé. En le dénonçant comme infâme, je craindrais de proscrire du même coup, entre autres, plusieurs chapitres des *Essais* et de *Pantagruel*, les *Lettres persanes*, le *Discours sur l'origine [et les fondements de l'inégalité parmi les hommes]*, l'*Émile*, *Candide* et le *Supplément au Voyage de Bougainville*. Tant mieux si la méthode conserve encore quelque efficacité. Nous ne sommes certes pas parvenus à un tel degré de perfection que nous puissions la ranger au magasin des accessoires¹⁵.

Dans *Tristes tropiques*, Lévi-Strauss revient implicitement sur la polémique. S'il exclut toute précellence de la culture occidentale, il affirme cependant qu'il ne saurait être question, en contrepoint, d'idéaliser les sociétés primitives, encore moins un état de nature qui demeurerait exempt de toute corruption. Et s'il admet aisément la portée de l'artifice qui consiste à instrumentaliser l'altérité pour dénoncer les mœurs européennes, le jugement qu'il porte sur Diderot permet de mesurer l'écart qui sépare un procédé fictionnel jugé salutaire et une pensée anthropologique dont il récuse fondamentalement les présupposés. C'est dans cette perspective qu'il faut lire la réfutation de l'opposition que Diderot aurait construite, selon lui, dans le *Supplément au Voyage de Bougainville* entre l'« homme naturel » et l'« homme artificiel » :

musées, les archéologues et les ethnographes auraient mauvaise grâce à lui contester », Roger Caillois, « Illusions à rebours », *Nouvelle revue française*, 24 (décembre 1954), p. 1010-1024, et *Nouvelle revue française* 25 (janvier 1955), p. 58-70, ici p. 70.

15. Lévi-Strauss, « Diogène couché », *Les Temps modernes* 111 (1955), p. 1186-1220, ici p. 1218-1219. Caillois répondra à Lévi-Strauss (« À propos de Diogène couché », p. 1533-1535), ce qui amènera une dernière mise au point de Lévi-Strauss (p. 1535-1536). Voir Thierry Wendling, « Une joute intellectuelle au détriment du jeu ? Claude Lévi-Strauss vs Roger Caillois (1954-1974) », *Ethnologies* 32/1 (2010), p. 29-49.

Pour [Diderot], « l'histoire abrégée » de l'humanité se résumait de la manière suivante : « Il existait un homme naturel ; on a introduit au-dedans de cet homme un homme artificiel ; et il s'est élevé dans la caverne une guerre continue qui dure toute la vie ». Qui dit homme dit langage, et qui dit langage dit société. Les Polynésiens de Bougainville (en « supplément au voyage » duquel Diderot propose cette théorie) ne vivaient pas en société moins que nous. À prétendre autre chose, on marche à l'encontre de l'analyse ethnographique, et non dans le sens qu'elle nous incite à explorer¹⁶.

Lévi-Strauss dénonce implicitement l'erreur qui consisterait à dessiner un axe unique dans le développement des sociétés¹⁷. De même, il invalide le préjugé qui voudrait que l'évolution des sociétés soit graduelle et soustraite à tout phénomène de rupture ou de régression. Ce faisant, l'ethnologue élude, pour les besoins de la démonstration, le fait que Diderot n'élabore cette opposition que pour interroger en retour les normes (morales, religieuses) qui régissaient la société de son temps. Pour les besoins de la polémique, Lévi-Strauss est conduit à éviter la part hautement spéculative du *Supplément au Voyage du Bougainville*. Il sépare la part fictionnelle, et donc prospective du récit, pour n'en retenir que la portée anthropologique – soumise pourtant à un ensemble de prismes fictionnels déformants – à laquelle il assigne une valeur absolue de vérité.

La critique, on le voit, est sévère. Mais elle s'explique avant tout par la volonté d'exhausser par contraste la pensée de Rousseau. De tous les écrivains du XVIII^e siècle nul autre n'a davantage marqué la réflexion de l'ethnologue. Rousseau, écrit Lévi-Strauss dans des pages célèbres, est non seulement l'un des précurseurs des sciences humaines, mais aussi le fondateur d'une morale aux antipodes d'un humanisme perçu comme hautement pernicieux, car émanant du seul amour-propre¹⁸. Surtout, Rousseau a opéré une révolution anthropologique et épistémologique en faisant de la dissolution du sujet un outil d'une

16. *Tristes tropiques*, éd. cit., p. 418. La citation est extraite du *Supplément au Voyage de Bougainville*, dans Diderot, *Romans et contes*, éd. Michel Delon, Paris, Bibliothèque de la Pléiade, 2004, p. 578.

17. Si Lévi-Strauss affirme que le processus historique est une forme sans contenu s'agissant de l'étude des sociétés primitives, il n'oppose pas diamétralement synchronie et diachronie. Voir Marcel Hénaff, *Claude Lévi-Strauss et l'anthropologie structurale*, Paris, Seuil, 1991, chapitre IX, p. 335-369.

18. Claude Lévi-Strauss, « Jean-Jacques Rousseau fondateur des sciences de l'homme » dans *Anthropologie structurale II*, Paris, Plon, 1996 [1976], p. 53-54. Le jugement est semblable dans le domaine de l'esthétique fictionnelle : *La Nouvelle Héloïse* (1761) est ainsi tenu pour le premier roman « pleinement moderne » (Claude Lévi-Strauss et Didier Éribon, *De près et de loin, suivi d'un entretien inédit « Deux ans après »*, Paris, Seuil, 1991, p. 232).

puissance d'extrapolation inouïe, celle de penser les sociétés humaines dans leur origine et leur développement. Par conséquent, il n'avait nul besoin de rencontrer les « sauvages » pour comprendre que le contrat et le consentement, c'est-à-dire la soumission de l'individu au collectif, constituait la matière même de la vie sociale. Lévi-Strauss évoque rarement Diderot sans faire allusion à Rousseau : ainsi en est-il d'un article figurant dans le recueil *Anthropologie structurale II* dans lequel est dénoncée la vision « complaisante » des sociétés dites « primitives » chez Diderot¹⁹. Lévi-Strauss s'attache à ce qu'il juge être un défaut de pensée chez Diderot, qu'il oppose à la dimension systématique de la pensée de Rousseau : « Jamais Rousseau n'a commis l'erreur qui consiste à idéaliser l'homme naturel. Il ne risque pas de mêler l'état de nature et l'état de société ; il sait que ce dernier est inhérent à l'homme, mais il entraîne des maux »²⁰. C'est également mettre en avant, et conjointement, la figure exceptionnelle de Rousseau, ostracisée par ses pairs, dénigrée car en porte-à-faux avec l'idéal de progrès des Philosophes²¹. On perçoit donc le rôle de pivot qu'occupe la pensée de Diderot dans ce cheminement qui part d'un débat et qui s'achève sur la vocation même de l'ethnologue, née de la lecture de Rousseau.

Regarder écouter lire : le dialogue avec les arts

Regarder écouter lire offre la synthèse d'une pensée esthétique qui n'avait auparavant jamais fait l'objet d'une analyse suivie, même si Lévi-Strauss y avait consacré des développements importants, mais ponctuels²². L'ouvrage n'a cependant rien d'un traité théorique, bien au contraire. Il est fondé sur un régime de déliaison et de réfraction : Lévi-Strauss laisse son esprit vagabonder, s'inspirant en cela du genre littéraire et philosophique de la promenade²³. L'œuvre d'art (et la

19. Lévi-Strauss, « Les discontinuités culturelles et le développement économique et social (I) », dans *Anthropologie structurale II*, éd. cit., p. 365-366.

20. *Tristes tropiques*, éd. cit., p. 419.

21. Sans doute l'attrait pour l'œuvre de Rousseau que Lévi-Strauss fréquente assidûment depuis ses années de jeunesse est-il conforté par le renouveau des approches marxistes qui essaient dans les années 1950.

22. Voir la section « Art » dans *Anthropologie structurale I*, le premier chapitre de *La Pensée sauvage* ou les pages liminaires de *La Potière jalouse*.

23. Pour une présentation de l'ouvrage, on lira avec profit la « Notice » de *Regarder écouter lire* par Martin Rueff, dans Lévi-Strauss, *Œuvres*, éd. cit., p. 1917-1937, à laquelle nous devons beaucoup. Voir plus généralement Boris Wiseman, *Lévi-Strauss, Anthropology and Aesthetics*, Cambridge, Cambridge University Press, 2007, p. 119-134 (« The anthropologist as art critic »).

critique d'art) y sont envisagées non dans leur historicité mais dans une perspective comparée. Le propos de Lévi-Strauss est double : en premier lieu, il s'agit de penser les conditions de réalisation du jugement esthétique. De quelle manière celui-ci se construit-il ? Quels processus intellectuels engage-t-il ? Quelle est la nature même de la satisfaction esthétique qu'elle émane d'un tableau, d'une sculpture ou d'une œuvre musicale ? Comment penser le jugement de goût ? Comment appréhender le rapport entre le sujet contemplant et l'objet contemplé ? Si l'ouvrage donne la précellence à l'art occidental (Poussin, Rameau, Chabanon, Diderot, Rimbaud), les mythes amérindiens sont également évoqués pour penser en retour les schèmes mentaux qui président à toute représentation figurée. L'objet d'art est un modèle réduit dont la finalité est d'atteindre à une connaissance accrue du monde ; il se prête à une interprétation anthropologique du symbolisme. Surtout, en second lieu, l'ouvrage permet de mettre à l'épreuve de l'art les concepts de l'anthropologie structurale : ce « petit livre de structuralisme appliqué »²⁴, que son auteur présente également comme un « bricolage », se donne à lire comme une réflexion renouvelée sur la primauté des relations sur les termes, les rapports de transformation, la double articulation (dérivée de Saussure), les invariants. La section « En lisant Diderot » répond à cette perspective croisée entre esthétique et structuralisme, en abordant le sujet en peinture (chapitre X), la temporalité (chapitre XI) et la question du beau (chapitre XII).

S'il s'ouvre sur une citation de Diderot (selon laquelle l'artiste doit faire preuve de « deux qualités essentielles [...] la morale et la peinture »), le chapitre X tend paradoxalement à reléguer au second rang la pensée de Diderot. En lieu et place d'une discussion serrée sur la question du sujet en peinture dans les écrits esthétiques de Diderot, le lecteur suit un propos qui se développe en arborescences : le principe du collage domine. Certes, Lévi-Strauss part des présupposés de Diderot sur le sujet en peinture. Il s'attache plus exactement à la composition de l'œuvre picturale telle qu'elle est définie dans l'article éponyme de l'*Encyclopédie* : disposition des figures, action principale et action secondaire, couleurs, expression des visages, proportions, etc. Mais la réflexion de l'ethnologue prendra en réalité deux voies distinctes : d'une part, elle explore l'écart entre la conception du sujet au XVIII^e siècle (qui n'est évidemment pas propre à Diderot) et notre perception de la peinture de cette période. Avec le temps, la dimension morale de la peinture est évidée de sa finalité première : il en est ainsi de Greuze, mais aussi par analogie de la peinture religieuse dont le

24. « Entretien avec Catherine Clément », *Le Magazine littéraire* 311 (juin 1993).

spectateur moderne estime avant toutes choses la réalisation technique (effet visuel, cohérence, variété) : « Nous ne portons plus aujourd'hui une attention égale à la forme et au sujet. Ce qui nous intéresse est moins ce que le tableau représente, que comment le peintre a choisi de représenter une scène dont l'intention figurative passe à l'arrière-plan »²⁵. L'idée est de montrer que le spectateur moderne opère une distinction de nature entre deux entités (le plaisir moral et la réalisation technique) que Diderot tenait pour indissociables. Pour autant, il ne saurait être question d'envisager la peinture (et ses liens avec d'autres arts) au sein d'une réflexion qui ignorerait plus généralement l'histoire des formes : Lévi-Strauss écarte la démarche de Panofsky fondée sur la délimitation de modalités créatrices propres à chaque époque. Le point de vue est à la fois plus large et plus polémique : car il s'agit bien davantage de pointer, par le rapprochement avec les œuvres de l'âge classique, les impasses dans lesquelles se meut l'art moderne non-figuratif : « Poussant la comparaison entre les deux arts (la musique et la peinture), on pourrait croire que, par moments, [Diderot] pressent et condamne l'idée d'une peinture non-figurative »²⁶. Lévi-Strauss inscrit ici Diderot dans une sorte d'anticipation rétrospective (comme il le fera pour Rousseau qui aurait préfiguré l'« impasse » dans laquelle se serait trouvé « le premier impressionnisme »²⁷). Il serait cependant erroné de voir ici le geste hautain d'un académicien fêru d'art classique (ce que Lévi-Strauss n'est pas, lui qui admire l'impressionnisme ou le surréalisme). L'explication est ailleurs : le point de vue polémique ne fait en réalité qu'asseoir les présupposés théoriques qui guident la démarche structurale : « Ce qui a valeur de terme dans un système prend valeur de fonction dans l'autre et inversement »²⁸, écrit-il en poursuivant sa réflexion sur le sujet en peinture et en musique. De telles incursions pourraient surprendre si l'on considère la date de parution de *Regarder écouter lire* car il n'est plus question en 1993 de donner une légitimité scientifique et institutionnelle au structuralisme qui s'est élaboré dans les années 1950 et dont l'impact a été considérable jusque dans les années 1970 dans le champ des sciences sociales et humaines. Elles témoignent plus simplement de l'attachement inconditionnel de Lévi-Strauss à l'analyse des faits de culture, ici l'esthétique, dont il

25. *Regarder écouter lire*, dans *Œuvres*, éd. cit., p. 1533.

26. *Ibid.*, p. 1534. Il ne s'agit évidemment pas de penser que Lévi-Strauss récuse l'art non-figuratif tel qu'il a pu l'observer dans les sociétés primitives. L'art ne doit pas nécessairement être mimétique. Il existe en que signification lorsqu'il institue l'objet représenté en un système de signes.

27. *Ibid.*, p. 1535.

28. *Ibid.*, p. 1534.

s'agit d'interroger en permanence les composantes dans une perspective renouvelée.

À l'inverse du chapitre précédent, le chapitre XI propose une réflexion plus circonstanciée sur l'œuvre de Diderot. Lévi-Strauss y aborde la question de la temporalité, un enjeu central de la doctrine des beaux-arts au XVIII^e siècle. Il rappelle que, selon Diderot, le temps échappe en effet, par principe, à la saisie du peintre, et Diderot lui-même n'a eu de cesse de le rappeler, dès sa *Lettre sur les sourds et les muets* jusqu'aux *Pensées détachées sur la peinture*, en passant par les *Salons* : le peintre n'a « qu'un moment », il « n'a qu'un instant et il ne lui est pas plus permis d'embrasser deux instants que deux actions », il « n'a qu'un instant, presque indivisible ». Mais c'est se rendre coupable, selon Lévi-Strauss, d'aveuglement, car Diderot, à l'inverse de Poussin (sur lequel s'ouvre ce chapitre), élude le fait que l'instant qu'offre la représentation picturale n'empêche en rien la représentation d'actions successives et ce dans la simultanéité que construit le regard du spectateur. Diderot se fourvoie donc lorsqu'il affirme que la représentation de plusieurs actions conjointes a pour effet de rompre « l'unité de temps »²⁹. Lévi-Strauss en était pleinement conscient, lui pour qui la peinture, d'après l'optique de Diderot, « ne peut offrir de la nature que des tableaux discontinus »³⁰. Lévi-Strauss lui oppose sur ce point Poussin et Félibien. Or, la notion de discontinuité permet à Lévi-Strauss de déplacer le centre de gravité du propos vers un enjeu plus spécifiquement linguistique. Diderot, écrit-il, rapproche peinture et langage en montrant que, d'un point de vue philosophique, les deux domaines relèvent du discontinu : il y a une impossibilité de rendre intelligible une totalité. Or, ajoute Lévi-Strauss, le langage, à l'inverse de la peinture, dispose d'un moyen pour surmonter cette impasse : ce sont les racines étymologiques qui « relèvent une continuité entre des mots discrets de même nature »³¹. En partant de Diderot, *via* notamment sa réflexion sur les hiéroglyphes dans la *Lettre sur les sourds et muets*, Lévi-Strauss trouve la confirmation de la notion

29. « [...] c'est à cet instant que tous les mouvements de sa composition doivent se rapporter : entre ces mouvements, si j'en remarque quelques-uns qui soient de l'instant qui précède ou de l'instant qui suit, la loi de l'unité de temps est enfreinte » (Diderot, article COMPOSITION, *DPV*, t. VI, p. 476). Diderot prend le contre-pied des arrangements temporels de Le Brun : ce dernier pouvait introduire dans le moment ultime de la scène représentée des péripéties, des incidents qui appartenaient à une temporalité antérieure. Diderot écarte, on le sait, les tableaux qui instaurent des cycles narratifs qu'il s'agisse de la peinture d'histoire ou de la représentation de sujets mythologiques. Voir Stéphane Lojkin, *L'œil révolté*, Nîmes, J. Chambon, 2007, p. 211-215.

30. *Regarder écouter lire*, dans *Œuvres*, éd. cit., p. 1539.

31. *Ibid.*

d'invariance : celle-ci « permettrait de surmonter l'antinomie du continu et du discret »³². Il retrouve donc dans les apories ou les insuffisances théoriques qu'il prête à Diderot la pertinence des fondements mêmes de l'analyse structurale.

Mais ces failles apparaissent surtout dans le chapitre XII consacré au traitement du beau. Lévi-Strauss reprend la définition célèbre de Diderot dans l'article BEAU de l'*Encyclopédie* (« rapport d'harmonie entre le tout et les parties ») pour en contester la validité, et ce pour deux raisons. D'une part, Diderot n'a pas su envisager un rapport des rapports, c'est-à-dire une dimension pleinement double de la notion de rapport : « Ces rapports multipliés au sein de l'œuvre d'art, aux dépens de ceux qu'elle entretient avec le reste, l'élèvent à une plus grande puissance. Que ces rapports soient en rapport entre eux fait d'elle une entité qui existe en elle-même et par elle-même »³³. Ici encore Lévi-Strauss invoque les principes de l'analyse structurale : celle-ci agit comme une instance légiférante. C'est la raison pour laquelle il oppose à Diderot la multiplicité des sensations et de leurs liens qu'il trouve énoncée dans la démarche du jésuite Castel. D'autre part, le beau relève d'une structure qui induit un mixte entre sensibilité et intelligibilité (la première se subordonnant cependant à la seconde). À l'inverse, Diderot restreint à tort les rapports à de simples correspondances pour se limiter aux effets sensibles du beau³⁴. Il ne saurait y avoir de primauté de l'immédiateté. En ce sens, Diderot demeure prisonnier d'une esthétique qui accorde une position centrale au sujet percevant. La notion même de sujet doit être écartée pour privilégier une conception de l'esthétique en tant que combinatoire de transformations intellectuelles. Il s'agit de retrouver dans l'art les structures de l'esprit ou plutôt de considérer les invariants des structures inconscientes du phénomène esthétique.

Comme on le voit, la critique de Lévi-Strauss porte sur un dualisme de pensée (idée / chose, objet / sujet, sensible / intelligible) dont Diderot n'a su s'extraire. Pour dépasser ces antinomies, il faut convoquer la définition du beau telle qu'elle émane de l'optique kantienne : « La beauté est la forme de la finalité d'un objet, en tant qu'elle est perçue en lui sans représentation d'une fin »³⁵. Lévi-Strauss attribue donc à Kant un renversement philosophique inédit, celui d'avoir établi

32. *Ibid.*

33. *Ibid.*, p. 1543.

34. *Ibid.*, p. 1542.

35. *Ibid.*, p. 1543. L'apport de Kant dans la pensée de Lévi-Strauss est essentiel. Voir notamment Jean Petitot, « La généalogie morphologique du structuralisme », dans *Critique* 620/621 (1999), p. 97-122, en particulier p. 102-105.

un jugement sans concept, oscillant entre la faculté des intuitions (l'imagination) et la faculté des concepts (l'entendement). Il reprend à son compte la primauté, chez Kant, de la portée cognitive dans l'appréhension de la beauté, liée à l'imagination. En convoquant la pensée esthétique de Kant, Lévi-Strauss entend établir les conditions d'exercice de l'esprit humain, en dehors de toute référence empirique – et c'est précisément la primauté de l'empirisme qu'il présente comme objection majeure à Diderot, et, par extrapolation, à la pensée des Lumières : « Les tentatives avortées de Diderot tiennent en bonne partie à cette impatience des penseurs du XVIII^e siècle, pourtant férus de Bacon, devant les impératifs de l'expérience. Envers celle-ci, ils éprouvent une sorte d'avidité. Aussi quand elle leur manque, ils l'inventent ; ou bien, prenant conscience qu'ils perdent pied, ils retombent dans l'abstraction »³⁶. En somme, Lévi-Strauss opère un double mouvement : d'une part, il construit une esthétique qui s'affranchit des données immédiates du sensible ; d'autre part, il élabore une esthétique qui exclut le sujet en prenant pour appui les concepts fondateurs de l'anthropologie structurale, en convoquant l'idée selon laquelle le sentiment esthétique, et en particulier le beau, est déjà inscrit dans les structures inconscientes de l'esprit ; le beau, en appelant en apparence à la sensibilité pure, ne relève en réalité que d'une intelligibilité pré-existante à toute appréhension du réel. En cela, l'art relève d'une perception universalisante de l'esprit qui dissout la notion même d'individu.

Au terme de ce parcours, plusieurs constats s'imposent. La pensée de Lévi-Strauss, on l'a vu, ne s'attarde guère sur celle de Diderot. L'ethnologue invalide ce qui lui apparaît comme un dualisme de pensée. D'après lui, Diderot se meut dans une coupable ignorance de « l'entre-deux » qui conditionne les faits sociaux et les formes esthétiques. En fait, les critiques que Lévi-Strauss adresse à Diderot sont de deux ordres exactement inverses : d'une part, les prémisses conceptuelles sont fausses, car fondées un régime antinomique, alors même que la clé réside précisément dans une dialectique qui unit l'intelligible et le sensible³⁷. D'autre part, Diderot ne sait exploiter les données observées pour les inscrire dans un modèle qui permettrait d'en rendre compte. Lorsqu'il s'attelle à des cas concrets, comme le hiéroglyphe pour penser la simultanéité de la figure et de la chose qu'il représente, il échoue à remonter à une charpente théorique, s'arrêtant, comme

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*

l'écrit Lévi-Strauss, « en chemin »³⁸ (bien que l'ethnologue admette que les développements sur le hiéroglyphe, en tant qu'incarnation de l'activité psychique par le lien qu'il opère sémiologiquement entre le montré et le caché, se rapproche de la démarche structurale). La critique, pour radicale qu'elle puisse paraître en certains endroits, témoigne cependant de la permanence des enjeux théoriques qui traverse d'un bout à l'autre l'œuvre. Celle-ci est moins marquée par des scansions que par des inflexions et on rappellera que Lévi-Strauss a témoigné tout au long de ses écrits d'une remarquable conscience réflexive : la démarche structurale ne saurait de ce point de vue s'ériger en *doxa* ; elle ne constitue qu'une manière d'appréhender le monde. Sans doute pourra-t-on regretter ce dialogue manqué. Celui-ci demeure malgré tout empreint d'une pensée prospective, parfois tranchée, mais dans tous les cas fécondée par les manques mêmes qu'elle prête à Diderot.

Adrien PASCHOUD
Université de Bâle

38. *Ibid.*